
Table ronde autour du thème : Traduction et Psychanalyse

Jean-René Ladmiral, André Bourguignon, Colette Chiland, Janine Altounian,
Georges Kassaï, Philippe Soulez

Citer ce document / Cite this document :

Ladmiral Jean-René, Bourguignon André, Chiland Colette, Altounian Janine, Kassaï Georges, Soulez Philippe. Table ronde autour du thème : Traduction et Psychanalyse. In: Le Coq-Héron, n°105, 1988. Traduction et Psychanalyse. Actes du Colloque organisé par le C.L.I.C. (Lab. de Recherche sur la Traduction et la Communication Linguistique et Inter-Culturelle) l'A.D.E.C. (Association pour la Diffusion des Etudes Contrastives) et Le COQ -HERON -Paris 8.12.84. pp. 40-48;

doi : <https://doi.org/10.3406/coqhe.1988.2524>;

http://www.persee.fr/doc/coqhe_0335-7899_1988_num_105_1_2524;

Fichier pdf généré le 03/06/2025

TABLE RONDE

autour du thème : Traduction et Psychanalyse

introduite par
Jean-René Ladamiral

Le colloque parisien du 8 décembre 1984 s'est terminé par une **table ronde**, à laquelle ont participé J. Altounian, A. Bourguignon, C. Chiland, G. Kassaï, Ph. Soulez et moi-même (qui en assurai la présidence, une présidence parfois difficile en raison de la véhémence des débats...). Dans les pages qui suivent, on en trouvera un écho, sous la forme de textes brefs rédigés après-coup, dans un délai plus ou moins long après l'événement, par ceux qui avaient accepté d'y participer. D'une Table ronde, on n'attendra pas qu'elle présente une argumentation structurée et conclusive. C'est l'occasion d'un échange de vues, dont il apparaît qu'elles peuvent être tout à fait opposées et qu'elles prendront ici le risque d'une formulation souvent très personnelle et pour ainsi dire "sténographique".

Avant de laisser la parole aux autres participants de notre Table ronde, je commencerais volontiers par proposer un recentrage de la problématique "Traduction et psychanalyse", consistant à la replacer dans le contexte général des études "traductologiques" (Translation Studies) et à la décentrer un peu par rapport à une référence trop exclusivement psychanalytique. Traduire Freud, par exemple, c'est encore traduire - même si c'est Freud qu'on traduit... Ou encore, comme disait l'autre : "c'est qu'un exemple"! On se trouve confronté là une échéance d'interdisciplinarité (encore une). Et il n'y a point d'apparence que les psychanalystes pussent totalement ignorer ce que linguistes et traductologues ont pu mettre en évidence du fonctionnement des langues naturelles; pas plus, bien sûr, qu'on ne saurait oublier ou mettre entre parenthèses l'existence de la psychanalyse quand on prétend traduire Freud (tant il est vrai que c'est à la compétence du savoir analytique qu'il revient de trancher, en dernière instance, quand il y a un problème d'interprétation). Le projet, récemment remis en selle, d'une édition française des Oeuvres complètes de Freud illustre bien ce problème, en posant la règle générale selon laquelle toute traduction sera l'oeuvre d'un "binôme" interdisciplinaire, associant toujours un "freudologue" au traducteur, germaniste. Mais, dès lors qu'il ne saurait s'agir toujours d'une seule et même personne - même si c'est la solution idéale, parfois possible - il se pose un problème qu'on pourrait dire de "cohabitation" au sein de la dyarchie intellectuelle ainsi instaurée.

Au niveau de la pratique traduisante, c'est à des **choix de traduction** qu'on sera confronté, au coup par coup. Chaque terme problématique dans le texte-source devra être traduit en français soit dans l'esprit d'une **terminologisation** (ce qui revient à donner le pas à l'analyste-"freudologue", et à son savoir "technique", sur le traducteur) soit dans le sens d'une **idiomatization** (et c'est donner le pas au germaniste-traducteur, et à son sens de la langue, sur l'analyste). On retrouve là une difficulté qui est celle de toute langue spéciale ou, comme on préférera dire maintenant (en référant plus explicitement aux domaines de la didactique des langues, voire de la traduction), de toute langue de spécialité (language for special purposes). Définie en extension, la langue de spécialité est un mixte où interfèrent des items de langue spéciale au sens strict, c'est-à-dire des termes techniques, et des mots du "langage ordinaire" de la langue générale.

Le problème du traducteur, en l'occurrence, ce sera proprement de "déceler" pour chaque mot si c'est un "terme" de ce qu'il y a lieu d'appeler, sans connotation péjorative, du "jargon" psychanalytique (terminus technicus). Or cela ne se décide pas à priori. Ce n'est pas écrit dessus : "Attention ! terme technique !" Il y a là une illustration de la problématique générale de toute traduction : se pose ici la question de savoir si...; que j'ai thématisée dans mon livre comme théorème de "quodité traductive" (cf. Traduire : théorèmes pour la traduction, Petite Bibliothèque Payot, n° 366, p. 224 sqq.), et qui se spécifie ici dans les termes du problème de la **quodité terminologique**. Dans sa première phase, de "lecture-interprétation", la traduction ne peut faire l'économie d'un détour herméneutique et philologique par une exégèse qui interprète le texte; et (est-il besoin de le dire ?) l'interprétation d'un texte de Freud que fait un psychanalyste, c'est encore une interprétation ! C'est ce qu'a bien montré Marc B. de Launay (cf. sa contribution au présent volume). A quoi fait écho, dans la seconde phase de la traduction comme "réécriture-cible", la nécessité d'une **décision**. "Wer die Wahl hat, hat die Qual".

La traduction fonctionne comme un dispositif "analyseur" (au sens de l'Analyse Institutionnelle) qui fait affleurer la dimension virtuellement conflictuelle de ce copilotage interdisciplinaire. Car il s'agira bien de prendre des décisions, c'est-à-dire de trancher. Faudra-t-il, par exemple, "idiomatiser" ou "terminologiser" sa traduction ?

Soit le mot **Angst** dans l'allemand-source d'un texte psychanalytique, et particulièrement freudien. Ne conviendra-t-il pas de se résoudre à consentir à un **éclatement**, pour ainsi dire "déterminologisant", donnant en français-cible "angoisse" et/ou "peur" ("crainte") ? C'est le choix que, dans ma pratique de traducteur, j'ai été conduit à faire et que j'ai défendu, au niveau de la théorie traductologique (cf. ma "Note sur le discours psychanalytique", en Appendice de Traduire..., op. cit., p. 249 sqq. et la polémique que j'ai eue à ce propos avec Henri Meschonnic dans le numéro spécial consacré à La traduction de la revue Langue française, n° 51, septembre 1981, pp. 15 et 16 sq).

Ou bien faudra-t-il, au contraire, "terminologiser" et faire de ce mot allemand un terme psychanalytique, invariablement traduit en français par "angoisse" (ce terme français étant lui-même "réservé" à la traduction dudit mot allemand) ? C'est ce qu'exige Jean Laplanche des traducteurs contribuant aux Oeuvres complètes de Freud, dont il assume la responsabilité scientifique, conjointement avec André Bourguignon et Pierre Cotet, au niveau de la terminologie. Du coup, il arrivera que le petit Hans ait parfois "(l')angoisse (et non pas seulement "peur") des chevaux"... Il y a là ce que j'appellerai une exigence d'**orthodoxie terminologique** : on tend à mettre en place, entre les deux langues (de l'allemand-source de Freud au français-cible de la psychanalyse), une table de **concordance**, biunivoque, pour les quelque 700 (sept-cents) mots auxquels il y aurait lieu de reconnaître le statut conceptuel de termes techniques, si l'on en croit Jean Laplanche (cf. son article "séminal" sur la "Clinique de la traduction freudienne", in l'Ecrit du Temps, N° 7, été 1984, p. 5 sqq.). Mais, concrètement, jusqu'où peut-on aller (trop loin) dans la terminologisation de la langue ?

Tout ce que j'ai fait et tout ce que je pense, aussi bien dans ma pratique de traducteur qu'au niveau de ma réflexion théorique de traductologue, tout cela - on l'aura compris - va à l'encontre des règles terminologiques édictées par Jean Laplanche. Cela dit, en tant que traducteur de Freud que j'accepte d'être dans le cadre des Oeuvres complètes, je choisirai de "jouer le jeu", et pour plusieurs raisons. D'abord : chose promise, chose dûe !... Et puis, j'y vois la provocation d'un "jeu", à proprement parler, qu'il est tentant de jouer pour un traducteur, de la même façon qu'un écrivain est porté à se mesurer à l'exigence de certaines contraintes formelles

(comme celles qu'affectionnaient les membres de l'Oulipo, par exemple). Surtout : il y a là un enjeu théorique décisif, traductologique et philosophique; et la logique de l'argumentation développée par Jean Laplanche appelle une discussion de fond. Mais la controverse théorique ne prendra tout son sens, et toute sa crédibilité qu'après les "travaux pratiques" d'une traduction qui se sera pliée aux impératifs que je pourrais prétendre critiquer maintenant; et ce, d'autant plus que je n'exclus pas de me rallier aux vues "orthodoxes" de Jean Laplanche... (et s'il n'en était pas ainsi, que resterait-il de l'idée de vérité ?) Aussi les lignes qu'on vient de lire prennent-elles des allures de rendez-vous : "à suivre", après travail pratique et théorique qui motivera et qui fondera une reprise du problème sur nouveaux frais...

Intervention d'André BOURGUIGNON :

A propos de la traduction de Freud, j'aborderai seulement deux points. Je parlerai au nom d'un groupe de traduction qui travaille depuis près de vingt ans (Janine Altounian, André et Odile Bourguignon, Pierre Cotet et Alain Rauzy).

- 1) J'ai entendu dire que l'existence d'une nouvelle traduction des Oeuvres complètes de Freud serait un obstacle aux études freudiennes, deux éditeurs (Payot et P.U.F.)(*) s'en réservant le monopole.

D'une part, chacun est libre de travailler sur le texte allemand, de le traduire et de l'interpréter à sa guise.

D'autre part, la publication des traductions est régie par des lois qui ne dépendent pas des traducteurs. Quand un éditeur acquiert les droits de traduction d'une oeuvre, nul ne peut l'en déposséder, tant que cette oeuvre n'est pas tombée dans le domaine public.

- 2) Un problème important est celui des rapports entre l'oeuvre de Freud et celle de ses continuateurs, comme par exemple Mélanie Klein ou Lacan.

Il paraît évident à tout traducteur de Freud qu'il n'est pas possible d'"injecter" dans son oeuvre des théories ou des interprétations postérieures à cette oeuvre. Le traducteur ne doit donc considérer que le texte de Freud et faire abstraction de ce qu'en ont dit ses successeurs. L'oeuvre de Freud est une chose et celle de Lacan une autre. On pourrait même dire que les deux théories sont sans doute "incommensurables", au sens de Feyerabend et de Kuhn.

En effet, Lacan a donné de certains concepts freudiens une interprétation tout à fait personnelle, qui aboutit en fin de compte à transformer la pensée de Freud. De même, mais à un degré moindre, certains traducteurs ont gauchi la pensée freudienne en choisissant certaines traductions qui auraient pu être meilleures et qui sont malheureusement entrées dans l'usage. Par exemple, traduire **Zwangsneurose** par **névrose obsessionnelle** est incorrect quand on sait que Freud a parlé de **Zwangsneurose mit Obsessionen**, car la symptomatologie d'une telle névrose ne saurait se réduire aux obsessions. Le **Zwang** serait mieux rendu par **contrainte**, car les rituels, les obsessions, les vérifications d'actes, etc. apparaissent vraiment comme des contraintes. On nous objectera que **névrose obsessionnelle** est entrée dans l'usage et qu'il n'y faut pas toucher pour ne pas troubler le lecteur. A cela je répondrai qu'une erreur scientifique doit être corrigée, même si la correction trouble les habitudes. Quand Lavoisier a proposé de remplacer le **phlogistique** par l'**oxygène**, il a grandement choqué, aussi a-t-il fallu près d'un demi-siècle pour que le phlogistique soit abandonné définitive-

ment. Nous sommes pour respecter l'usage, autant que faire se peut, sauf quand il est fautif et risque de déformer gravement la pensée de l'auteur.

Pour en revenir à Lacan, car sa façon de traiter le texte freudien était extrêmement libre, je dirai qu'il "lacanisait" la pensée de Freud, ce qui était parfaitement son droit. Mais le traducteur, lui, ne peut se permettre de commenter librement. Il doit, surtout dans le cas de textes ayant une portée théorique et pratique, en rendre du mieux possible la signification.

Voici trois exemples de traductions pour le moins surprenantes. Il nous paraît très grave de traduire **Trieb** par **dérive** (cité par Laplanche et Pontalis, 1967) et surtout **Vorstellungsrepräsentanz** par **tenant lieu de la représentation** (Valabrega ira même jusqu'à proposer **représentant de la représentation**). Ces contresens ne sont pas innocents car ils remettent en question un point important de la métapsychologie. Il suffit, pour s'en rendre compte, de se reporter au texte de Le Refoulement (p. 48, 54, 55 et 65 de la traduction de Laplanche et Pontalis) et à celui de l'Inconscient (p. 82, 83, 96 et 118, *ibid*). Citons encore la traduction de **Verwerfung** par **forclusion**, alors que **rejet** est plus clair et plus exact. La plupart des lecteurs ignorent d'ailleurs que la notion de forclusion a été introduite par Pichon (Roudinesco, 1982, p. 315). Ne pouvant m'étendre sur cette question de la traduction française de Freud, je renvoie le lecteur aux trois articles que notre équipe a publiés dans la Revue Française de Psychanalyse (1983n 47, n° 6, 1257-1327).

Références

LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B., 1967, "Connaître Freud avant de le traduire. (Le Monde, 1er Mars, suppl. au n° 3884, p. VIII).

ROUDINESCO, E. (1982), La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France. vol. I (1885-1939), Paris, Ed. Ramsay.

(*) Depuis, Payot s'étant retiré, il ne reste plus que les P.U.F.

Intervention de Colette CHILAND : "Freud traduit ?"

On rêve, et l'on risque de rêver longtemps encore, qu'on pourrait disposer d'une traduction des oeuvres complètes de Freud qui nous permettrait de le lire en français, dans l'ordre chronologique.

On entend bien parler d'un accord des éditeurs (vingt ans déjà). On entend parler d'équipe de traducteurs, d'une commission de terminologie (que mon inconscient s'obstine à appeler commission de nomenclature).

On tire haro sur Strachey, dont les mérites pourtant ne sont pas minces : si l'on peut discuter de quelques choix terminologiques, on le trouve rarement en faute dans sa connaissance de l'allemand; il a conduit son travail à son terme, etc...

Ce qu'on nous propose, c'est un mot-à-mot savant qui permette de retrouver à chaque instant le texte allemand derrière le texte français, ce n'est pas de lire Freud en français. On ne veut rien savoir de ce qui différencie les deux langues. On veut inventer des doublets français pour traduire des doublets allemands. On ne veut pas des mots de la langue commune, on ne respecte que les termes du jargon. On perd le sens de l'humour : qu'est-ce qu'une "motion" pour un Français en cette fin de siècle ?

Freud tentait de s'exprimer clairement et n'introduisait ni ellipse, ni obscurité volontaires. Il ne s'adressait pas à un public spécialisé, mais à l'honnête homme de son temps. Nous devons nous adresser à l'honnête homme de notre temps. La tâche se trouve compliquée par un siècle de gloses sur le texte de Freud, notre lecture n'est jamais naïve, nous abordons Freud d'une manière telle que nous y retrouvons chacun notre bien : dans cette oeuvre qui devrait toujours être lue selon la dimension de la découverte pour comprendre les apparentes contradictions, les scories, les zones d'incertitude, nous privilégions tous certains passages du texte, certains moments de la pensée. Les exigences de précision de la traduction devraient nous aider à différencier "notre Freud" avec qui il nous plaît de dialoguer, de Sigmund Freud dont il faut rendre l'oeuvre accessible à ceux qui ne savent pas l'allemand.

J'aime le travail de la traduction, j'aime le travail de l'analyse, j'ai eu un étonnement béotien à voir le naturel avec lequel l'un est assimilé à l'autre. C'est devant cette assimilation que j'ai envie de crier "Traditore !" Ecouter un patient n'est pas déchiffrer un texte, quelle que soit la part importante que le langage joue dans la vie de l'être humain et dans l'analyse. Et la pratique de l'analyse ne se juge pas au brillant du discours sur l'analyse.

Intervention de Janine ALTOUNIAN :

Monsieur, (*)

Vous m'avez demandé de définir ma position à la table ronde du 8 Décembre 84 sur Psychanalyse et traduction, ceci me plonge dans un certain embarras. Je me suis sentie, en effet, entraînée ce jour-là dans ce que je percevais confusément comme étant pour moi un faux débat, parce que, à mes yeux, la question n'est pas d'accepter ou non une "fidélité terminologique" aux concepts freudiens selon telle ou telle école, mais de définir, avant tout, la finalité de toute codification dans une perspective de traduction.

Il me semble que les controversistes en présence se livrent à des joutes idéologiques, dont l'enjeu, qu'il serait peut-être intéressant de deviner, n'est certainement pas le plaisir au texte et, il faut bien le dire, plaisir à un texte fondateur, "paternel", plaisir à l'expression d'une pensée porteuse d'interrogations essentielles à nous tous, plaisir d'un traducteur, récepteur des signifiants mêmes de cette pensée.

La finalité de toute option de traduction d'un texte qui, à sa manière, nous raconte l'Inconscient, ne peut faire l'économie de la question du sujet chez le lecteur-traducteur. Celui-ci a-t-il à s'ériger en pédagogue qui sait quelque chose que le Français novice ne saurait pas (pour certains ce serait la théorie analytique, pour d'autres l'allemand) ? Ou a-t-il à traduire au mieux son expérience propre de lecture, celle d'un accueil des effets d'altérité, des effets poétiques d'une langue et d'une pensée "étrangères" ? Je crois bien qu'il ne lui est pas tant demandé d'émettre ce qu'il sait, que de transmettre par l'acte de la traduction, un reflet des traces laissées dans l'écriture des processus créatifs propres à Freud.

Or, aussi bien chez les tenants que chez les détracteurs de la "fidélité terminologique", il semble y avoir des lecteurs de Freud qui recueillent ces effets de signifiants en eux et pour qui la difficulté est, en fait, de se donner les moyens de traduire ces effets mêmes de lecture, et d'autres chez qui, apparemment, il n'y a pas d'effets à restituer. Sûrs d'eux et prosélytes, ces derniers ne s'attardent pas à vibrer préalable-

ment au texte original, à accompagner d'une attention amusée les méandres de cette quête investigatrice de l'écrivain-chercheur, qui tantôt obstiné, tantôt ludique, fraie son chemin à travers le corpus des mots (1).

Pourtant Freud l'a explicitement écrit à Lou Salomé, le 14. 7. 1916 : Si, admiratif de son art de le comprendre, il la qualifie de "**Versteherin** par excellence", c'est parce qu'en accueillant ce qui se trouve dit, elle en perçoit aussi l'excédant. La compréhension profonde qui la caractérise, "**das tiefe Verstehen**", définit Freud, c'est cette aptitude à percevoir "plus que ce qui est écrit là" : "**mehr verstehen als da steht**". Le traducteur impuissant ici à traduire en quoi l'espace excédentaire, matrice d'une compréhension profonde, est signifié par l'espace excédentaire de la particule "**ver**", sait du moins que cet espace existe. Il y a dans ce qu'il a compris du texte freudien une part non restituable. C'est elle néanmoins, à quoi il doit, comme tout écrivain, renoncer pour pouvoir transcrire, c'est elle qui cautionne l'authenticité de sa réception, la médiation bilingue de sa transmission.

Toute traduction ("**Übersetzung**") ne témoigne-t-elle pas, par ce transfert ("**Übertragung**") dans une autre langue, du soin que le sujet-lecteur aura pris à porter en lui une parole autre, si tant est que pour "poser" dans une langue différente, c'est-à-dire métaphoriser un premier objet linguistique en une autre, il faut avoir "porté" le premier en soi ? C'est en tout cas ce que m'avait suggéré le titre de votre colloque et ce que m'a confirmé son déroulement quelque peu houleux. Ce qu'une traduction exprime, c'est un transfert à tous les sens du mot. Le transfert du traducteur est aussi une traduction.

Si la systématisation d'un lexique des concepts ne transmet rien quand elle se substitue au texte original et l'engloûtit, la traduction dite élégante qui se propose de redire selon le bon usage "ce que Freud a voulu dire", exprime tout autant l'annulation d'une expérience majeure : la rencontre du traducteur avec l'altérité d'une langue et d'une pensée. Les deux options semblent ignorer que le plaisir à voir s'élaborer une pensée à travers d'un langage passe par l'observance de règles. Mais il est vrai aussi que les règles peuvent servir, soit à mieux appréhender, en connaissance de cause, cette altérité, soit à l'effacer avec une répressive innocence.

C'est pourquoi le traducteur peut être "fidèle terminologiste" par déni du corps textuel, pour occulter sa vie, ses aspérités, pour amortir ses circuits internes, ses réactions, ou au contraire pour lui rendre hommage, pour précisément utiliser le lexique terminologique comme levier d'articulation servant à marquer les différences. Faire allégeance à la terminologie, ce n'est pas nécessairement aplatir l'originalité du texte mais bien au contraire lui redonner ses couleurs, à condition que ce ne soit pas cette allégeance qui anime le traducteur, mais plutôt l'amour de son reste. Il n'est pas de plaisir sans bonne castration, mais celle-ci n'est pas une fin !

La fidélité terminologique peut en effet, à travers le carcan conceptuel qu'elle imprime à la traduction, constituer une aide précieuse pour rendre sensible l'écart subversif auquel Freud a soumis sa langue en la "remotivant". C'est cette "anasémie" (2) qui déloge le lecteur français de ses habitudes, tout comme naguère le lecteur allemand. Voici, par exemple, un parmi tant d'autres, un cas d'anasémie et de polysémie dans l'écriture de Freud : le 15. 10. 1895 il écrit à Fliess que le plaisir sexuel présexuel ("**präsexuell**") c'est-à-dire, définit-il, celui d'avant la puberté ("**vor der Pubertät**"), se transforme plus tard en reproche ("**Vorwurf**"). Le jeu des prépositions préfixes "**prä**(sexuell), "**vor**(der Pubertät), "**Vor**(wurf)", fait coïncider le sens spatial de "**vor**" que l'on entend habituellement dans "**Vorwurf**" avec son sens temporel : ce qui fait reproche est aussi un préalable.

"L'appareil de l'âme" (**Seelenapparat**), n'est ni un mot ni une réalité confor-

table. Tout lecteur de Freud le sait bien ! Peut-il alors écouter le silence de son écriture sans propédeutique qui lui apprenne ses lois ?

(*) Lettre envoyée à J.-R. Ladmiral.

- (1) J'en ai donné quelques exemples dans "III. Singularité d'une écriture au sein d'une étude globale : Traduire Freud ?" "I. Singularité d'une histoire" (A. et O. Bourguignon); "II. Singularité d'une langue" (P. Cotet et A. Rauzy) Revue Française de Psychanalyse, déc. 1983.
- 2) Cf. Jean Laplanche, "Clinique de la traduction freudienne", L'écrit du temps N°7, p. 7, Editions de Minuit.

Intervention de Georges KASSAI :

La traduction des figures du discours soulève des problèmes d'ordre psychanalytique. Emile Benveniste a proposé d'étudier les manifestations de l'inconscient dans le style plutôt que dans la langue (comme a tenté de le faire Freud dans son essai sur les sens opposés dans les langues primitives) : des figures du discours comme l'ellipse, l'euphémisme ou la prétérition sont en étroite relation avec le tabou. D'une façon générale, toute figure du discours peut être considérée comme une plongée dans l'inconscient dont le résultat est aussitôt récupéré par le conscient, sur le modèle proposé par Freud à propos des mots d'esprit. L'économie réalisée par la figure est à la fois psychique et linguistique : psychique, parce que "ce qui est recherché par l'image, c'est l'identité de perception : il s'agit de retrouver l'expérience de satisfaction, ramener l'inconnu au connu par les voies les plus courtes, les plus faciles" (Colette Guédenay : Les figures du discours; les tropes in Revue Française de Psychanalyse, juillet-août 1976, p. 669) et linguistique : la désignation y est semi-motivée, l'arbitraire d'une désignation première est motivée au second degré : le signe "maison" est arbitraire quand il désigne l'objet "maison", mais devient motivé dans les emplois figurés de ce terme (maison de commerce, maison des Habsbourg, engueulade maison, etc.). Le problème qui se pose est le suivant : pourquoi ne pas avoir recouru à une désignation entièrement arbitraire, pourquoi avoir préféré la métaphorisation ? C'est que la langue naturelle et humaine n'obéit pas à une logique pure et les désignation ne sont pas toujours bi-univoques : les sentiments, les besoins, les intérêts aussi bien individuels que collectifs y jouent leur rôle. A côté de désignations directes, bi-univoques, (maison = maison), on trouve de très nombreuses désignations indirectes ou obliques pour lesquelles ne sont prises en compte que les franges du signifié de la désignation directe (maison = dynastie, famille royale).

Dans la désignation indirecte ou oblique, nous retrouvons quelquefois le tabou : la volonté d'éviter de nommer directement : nous avons alors affaire aux formations de compromis telles que Freud les a définies à propos des rêves ou des lapsus. Celles-ci jouent dans l'évolution des langues, la désignation indirecte l'emportant généralement sur la désignation directe : le remplacement du latin *caput* par l'argotique *testa* est exemplaire à cet égard.

Jakobson et Lacan - chacun de son côté - ont déjà mis en évidence l'oeuvre des mécanismes primaires, condensation et déplacement, dans la métaphore et la

métonymie. Il ne serait pas difficile de retrouver les mêmes mécanismes à l'oeuvre dans les autres figures du discours. Il en existe cependant qui ne sont pas traduisibles d'une langue à une autre : la recherche psychanalytique peut contribuer à éclaircir les raisons profondes de telles incompatibilités.

Intervention de Philippe SOULEZ :

Au cours de cette journée, il a été beaucoup question de la position oedipienne du traducteur. En se référant à l'exposé de Marc de Launay, on peut se demander si le traducteur, surtout s'il est bilingue, ne serait pas un travesti. Après tout, "le langage a été donné à l'homme pour dissimuler sa pensée". C'est notre lot commun. Mais le traducteur est dans une position très particulière par rapport à cette dissimulation. Il en fait un travestissement surtout s'il est bilingue ou multilingue. Il se pare du langage d'un autre. Il change à son gré de tunique. Que dire du traducteur qui "sait" dans une langue et ne peut pas le dire (ou ne veut pas le dire) dans une autre. Cacher qu'on en a et cacher qu'on n'en a pas, est-ce là le double jeu du traducteur ? Cela va plus loin que le traduttore/traditore.

Il y a un sens du mot "traduction" que Freud n'a pas inventé puisqu'il est utilisé par les scientifiques du XIXème (on le trouve chez Taine, par exemple), qui n'a pas été évoqué aujourd'hui. C'est l'opération qui consiste à exprimer dans un langage formel un problème qui ne serait pas soluble sans cela. Il me semble que l'on trouve un écho de cet usage dans les dernières pages de Au-delà du principe de plaisir, trad. Payot).

"Nous sommes obligés de travailler avec les termes scientifiques, c'est-à-dire avec le langage imagé de la psychologie elle-même (ou, plus exactement, de la psychologie des profondeurs). Sans le secours de ces termes et de ce langage, nous serions tout-à-fait incapables de décrire ces processus, voire de nous les représenter. Sans doute, les défauts de notre description disparaîtraient, si nous pouvions substituer aux termes psychologiques des termes physiologiques et chimiques. Ceux-ci font, certes, également partie d'une langue imagée, mais d'une langue qui nous est familière depuis longtemps et est peut-être plus simple".

Je regrette de ne pas avoir à l'instant le texte allemand lui-même, car je serais curieux de savoir que est le terme qui est traduit en français par "substituer". Il y a deux manières de comprendre ce passage.

- a) ou bien on met l'accent sur la réduction de la psychanalyse aux processus physiques et chimiques. J'ai bien peur que dans ce cas nous ne soyons devant le type de paralogisme fort bien critiqué par Bergson dans Matière et Mémoire. L'idée de chercher des "neurones du surmoi" paraît hautement métaphorique !
- b) ou bien on insiste sur la question du langage. L'enjeu apparaît alors plus clairement. C'est la recherche d'un langage plus formel qui introduirait plus de rigueur dans la théorie et la pratique analytique et qui, en outre, serait en rapport avec l'objet même de l'analyse, si l'on admet que l'inconscient est structuré comme un langage. En ce sens, la psychanalyse devrait être interprété, pour une part, comme une entreprise de démétaphorisation.

Ma dernière remarque sera pour dire que le travail de Lacan n'a rien à voir avec une tentative de traduction. Le retour à Freud, comme je le disais tout à l'heure, est l'acte par lequel Lacan revient au texte de Freud pour le lire et s'en différencier. C'est une problématique de **lecture**. La problématique de la traduction des Oeuvres

complètes de Freud est une problématique de **lisibilité**. On ne peut pas traduire *extensivement* de la même manière que l'on traduit *intensivement* à l'usage d'un public qui prendra plaisir lui-même à revenir au texte allemand. Il faut donc énoncer des règles, quitte à faire des exceptions lorsque l'application de la règle aboutirait à l'inverse de ce qui est recherché. Nous avons un beau débat en perspective autour de "l'angoisse du cheval" du Petit Hans. Quoiqu'il en soit, la perversité du langage exclut que les problèmes de "lecture" soient résolus par la lisibilité d'une traduction. Ils seront en revanche renouvelés.

Ce numéro a été réalisé par :

L' ASSOCIATION POUR LA DIFFUSION DES
ETUDES CONTRASTIVES
(A.D.E.C.)

99 Boulevard Saint-Michel
75005 Paris

LE LABORATOIRE DE RECHERCHES
SUR LA TRADUCTION ET LA COMMUNICATION LINGUISTIQUE
ET/OU INTER - CULTURELLE
(C.L.I.C.)

Université de Paris X, Nanterre
200 Avenue de la République
92001 Nanterre, Cedex

et

**La Rédaction et le Groupe de Traduction
du**

COQ - HERON